

Sade
Le mal à l'oeuvre

Francine Bordeleau

Numéro 46, décembre 1991, janvier–février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21677ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1991). Sade : le mal à l'oeuvre. *Nuit blanche*, (46), 46–49.

Sade

Le mal à l'oeuvre

Lisible, Sade? Un grand partisan de culs étrangle une mère en l'enculant; quand elle est morte, il la retourne et la fout en con. En déchargeant, il tue la fille sur le sein de la mère à coups de couteau dans le sein, puis il fout la fille en cul quoique morte; puis, très assuré qu'elles ne sont pas encore mortes et qu'elles souffriront, il jette les cadavres au feu, et décharge en les voyant brûler (138ème passion criminelle des Cent vingt journées de Sodome). Aujourd'hui officialisée sur le papier bible de «La Pléiade» et largement commentée par d'innombrables exégètes qui sont ainsi parvenus à en évacuer la part d'horreur, l'oeuvre du scandaleux marquis ne cesse d'affirmer que l'homme est irrémédiablement seul, incontestablement divin et fondamentalement immoral. C'est-à-dire libre.

De Donatien Alphonse François de Sade, né le 2 juin 1740 à Paris et mort le 2 décembre 1814 à l'hospice d'aliénés de Charenton, on n'a découvert à ce jour aucun portrait. Aussi les portraits imaginaires du marquis sont-ils devenus un véritable genre. Lequel en cerne le mieux l'essence: celui, célèbre, de Man Ray, qui a conçu un Sade de pierre, un Sade monolithique et avachi, ou celui de Gévaudan, qui montre un visage flasque extraordinairement chargé, composé notamment d'organes sexuels et d'instruments de mutilation, ou encore celui de Clovis Trouille, qui préfère un jeune Sade fouetteur, taquin et froid devant son château de La Coste? En tout cas le jeune marquis, plutôt blond, élancé, de grandeur moyenne et au tempérament de feu, a du charme et plaît.

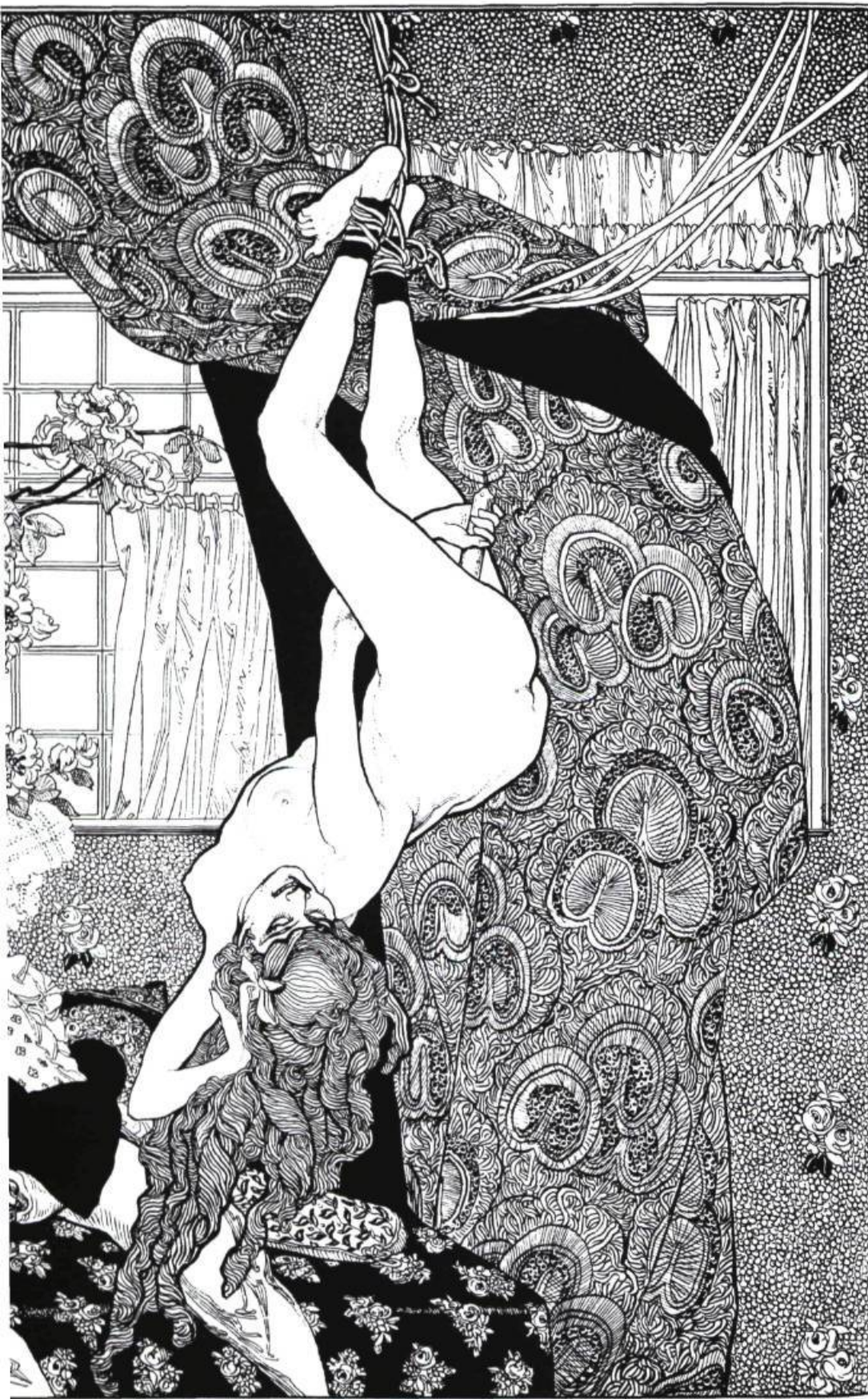
À son épouse Renée-Pélagie de Montreuil d'abord, bien que ce mariage célébré en 1763 en fut un de pure convention. C'est simple: Pélagie aime immédiatement ce Donatien en qui la légende veut voir un «marquis sanglant» bourreau de sa femme. Du reste ne lira-t-on pas plus tard, dans *Les*

cent vingt journées de Sodome: «Nous autres libertins, nous prenons des femmes pour être nos esclaves; leur qualité d'épouses les rend plus soumises que des maîtresses, et vous savez de quel prix est le despotisme dans les plaisirs que nous goûtons»? On ne peut nier que les femmes légitimes souffrent beaucoup dans presque tous les romans de Sade, mais Pélagie et Donatien s'entendent bien, autant au physique (de la prison de Vincennes, Sade écrira en 1783: «(...) vous avez un fort beau contresens, du maniement, de l'étroit dans le contresens et de la chaleur dans le rectum, ce qui fait que je m'accorde fort bien avec vous»), qu'au moral. En outre, insistera-t-il, en 1781: «Je suis un libertin, mais je n'ai jamais compromis la santé de ma femme».

La belle-famille est donc ravie de ce nouveau gendre. Le comte de Sade, content «d'être débarrassé de ce petit garçon-là qui n'a pas une qualité qui soit bonne, et qui a toutes les mauvaises», a beau plaindre les Montreuil d'une «si mauvaise acquisition, capable de faire toutes sortes de sottises», ceux-ci, à première vue, ont fait un bon coup. Bien que pratiquement

ruinés, les Sade de La Coste appartiennent à la noblesse de cour par la mère (elle est alliée aux Bourbon, c'est-à-dire au sang royal) et à la noblesse provinciale par le père; malgré qu'ils soient fortunés, les Montreuil, qui appartiennent à la petite noblesse de robe, ne peuvent que se réjouir d'une telle alliance. Quant aux «sottises» de «ce petit garçon-là», on passera outre





Dessins érotiques (paroxisme érotique) par le Marquis von Bayros

un temps : sous le règne de Louis XV, le libertinage ne tient-il pas lieu de seconde nature ?

Des sottises, cependant, Donatien, athée, sacrilège, libertin et sodomite, en fera plus que sa part. Et il en écrira. Mais cette époque ne sait sans doute pas qu'elle a donné naissance à l'un des seuls génies purement sexuels de notre temps, à un être excep-

tionnel qui dotera le monde des constructions philosophiques les plus dangereuses qui soient.

Les multiples objets de nos jouissances

Entre divers frasques, voyages et scandales, dont l'épisode bien connu de 1772 alors que Sade et son valet Latour

sont condamnés à mort par contumace et brûlés en effigie sur une place d'Aix-en-Provence, le marquis écrit : *Voyage d'Italie, ou Dissertations critiques, historiques et philosophiques sur les villes de Florence, Rome et Naples, 1775-1776*. En prison, ce sont des pièces de théâtre, beaucoup plus inoffensives que ses romans (Sade a toujours été fou de théâtre, de jeux, de mascarades), et, en 1782, un dialogue philosophique, *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, dans lequel Sade affirme son athéisme. Mais connaissant la suite de son œuvre, on ne peut que sourire en lisant par exemple : «La raison, mon ami, oui, la raison toute seule doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux, et notre cœur, que de contribuer à leur félicité est la plus grande pour nous que la nature nous ait accordée sur la terre.» On peut préférer ce Sade-là, car ce Sade-là, altruiste encore, nous rassure sur lui-même, nous dit en somme qu'il est humain, qu'il est encore, croyant en un certain contrat social fondé sur la raison, notre semblable.

Le 29 février 1784, le marquis est transféré à la Bastille. L'année suivante, Sade aura écrit un roman qu'il définit lui-même comme «le récit le plus impur qui ait jamais été fait depuis que le monde existe, pareil livre ne se rencontrant ni chez les anciens ni chez les modernes».

Sade a 45 ans, et il commence sa carrière d'homme de lettres. Il est intéressant de remarquer, comme n'ont pas manqué de le faire Jean-Jacques Pauvert¹ et Annie Le Brun, autre grande spécialiste de l'œuvre sadienne, que *Les cent vingt journées de Sodome* est le premier roman de Sade. Il commence par son livre le plus prodigieux et le plus abominable, ce qui, nous le pressentons, est particulier.

Tout le système sadien est ici en place. Les quatre libertins du château de Silling, le château des orgies, sont fabuleusement riches et puissants : ce sont les deux conditions sine qua non au libertinage. Pour être sujet de désir, il faut être riche ; le pauvre, ou l'aristocrate dont la richesse et le pouvoir n'égalent pas ceux du libertin, sera l'objet du désir. Mais entre ces deux mondes-là, entre ces deux versants du désir, il n'y a aucune correspondance, aucune réciprocité : à chacun son rôle. Et je croirais que le premier effroi qui nous vient, qui doit obligatoirement nous venir de la pensée sadienne, c'est cette affirmation sans cesse réitérée que le désir, la sexualité et la jouissance sont des apprentissages solitaires. ▶



Image extraite du programme de Libérateur

Est-ce pour nous persuader que nous pouvons, ne serait-ce que de temps en temps, exister avec un autre, le rejoindre et être rejoint, en un mot, échapper à la solitude, que nous cherchons généralement, dans la sexualité, la rencontre fusionnelle, trop heureux de la trouver ne serait-ce qu'un peu (même le plus volage d'entre nous est au fond un incorrigible romantique)? Illusion, dit Sade, lamentable illusion de celui qui est incapable d'être son propre maître sur cette terre, chiche illusion qu'il convient de balayer. L'érotisme sadien renvoie à un monde de victimes et de bourreaux qui ne se parlent et ne se rencontrent jamais, à un monde où les victimes et les bourreaux, bien que réunis dans le même espace, évoluent en parallèle. Dans l'écriture, dans la fiction (il n'est pas inutile de le préciser: «Oui, je suis libertin, je l'avoue; j'ai conçu tout ce qu'on peut

concevoir dans ce genre-là, mais je n'ai sûrement pas fait tout ce que j'ai conçu et ne le ferai sûrement jamais. Je suis un libertin, mais je ne suis pas un criminel ni un meurtrier», écrit le marquis à sa femme le 20 février 1781), Sade suivra cette idée jusqu'au bout.

Jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mort. Le sexe et la mort, absolument. Au terme des 120 journées passées au château de Silling, les huit garçons et les huit filles amenés à titre de victimes auront été immolés. Mais aussi dans *Justine ou les Malheurs de la vertu*, comme dans *l'Histoire de Juliette*, sa sœur, ou *les Prospérités du vice*, on assiste à la même apologie du meurtre, geste qui commande aux plus grandes voluptés.

L'amoralisme de l'homme libre

Le meurtre, c'est le geste de l'homme libre. Et on ne peut rien imaginer de la liberté, de la liberté pure, si on ne va pas y voir du côté de chez Sade.

«L'idée de Dieu est le seul tort que je ne puisse pardonner à l'homme», écrit le marquis. Le héros sadien, véritablement libre, n'est lié ni à Dieu, ni aux autres hommes. Il est un être de pouvoir.

D'où vient le héros sadien? Des extrêmes: de la noblesse, voire de la royauté, ou des bas-fonds. Dans les deux cas il est hors-la-loi (suffisamment puissant pour s'en réclamer au-dessus, ou, comme la Dubois, la Durand et Juliette, obligé de la transgresser s'il veut avoir une prise sur le monde). Et dans les deux cas, il sait aussi que le pouvoir est un choix, une conquête, et que seuls les êtres d'exception peuvent y accéder.

Exceptionnel, donc unique, l'homme comme le conçoit Sade ne saurait se laisser soumettre sans déchoir. Dès lors il se doit de défier la morale et les tabous. La trahison, l'inceste, la coprophagie, le meurtre, voire la nécrophilie et le cannibalisme deviennent pratiques courantes. Il n'est plus même de contrat social qui tienne: si Dieu n'existe pas, ce contrat social, frein moral aux pulsions, n'est plus nécessaire.

Unique, le héros sadien est sans préjugés. Il veut tout connaître, et tout lui est source de jouissance. À cet égard, remarque Maurice Blanchot², les histoires de Justine et de Juliette sont édifiantes. À lire *Justine*, on voit une jeune fille vertueuse, violée, torturée, victime d'un destin qui s'acharne à la perdre; à lire *Juliette*, on voit une jeune fille vicieuse aller de plaisirs en

plaisirs. Mais, insiste Blanchot, l'histoire des deux sœurs est au fond identique, tout ce qui arrive à Justine arrive à Juliette. «Il est donc bien vrai que la vertu fait le malheur des hommes, mais non parce qu'elle les expose à des événements malheureux, mais parce que, si l'on ôte la vertu, ce qui était malheur devient occasion de plaisir, et les tourments sont voluptés», écrit-il.

«C'est ici l'histoire d'un magnifique repas où six cents plats divers s'offrent à ton appétit. Les manges-tu tous? Non, sans doute, mais ce nombre prodigieux étend les bornes de ton choix, et, ravi de cette augmentation des facultés, tu ne t'avises pas de gronder l'amphitryon qui te régale. Fais de même ici: choisis et laisse le reste, sans déclamer contre ce reste, uniquement parce qu'il n'a pas le talent de te plaire. Songe qu'il plaira à d'autres, et sois philosophe.»

Les cent vingt journées de Sodome

«— Mais vous, interrompt Juliette, croyez-vous réellement que vous soyez des hommes? Oh, non, non, quand on les domine avec tant d'énergie, il est impossible d'être de leur race.»

— Elle a raison, dit Saint-Fond, oui, nous sommes des dieux.»

L'histoire de Juliette

Chez Sade, les Puissants s'allient mais ne se rencontrent jamais. Le libertin sait toutefois qu'il risque de croiser un jour plus puissant que lui, qu'il risque lui aussi de périr, qu'un comparse peut le trahir. Mais cette idée même lui est plaisir. «Devenir en expirant l'occasion d'un crime est une idée qui me fait perdre la tête», dit Amélie, l'une des héroïnes de Sade.

L'homme ne peut être libre que s'il est insensible à la peur, au mal et à la honte, que s'il est exempt de préjugés, que s'il ignore la morale et le remords, que s'il exerce sur les autres son absolue domination. L'homme ne peut être libre que s'il n'a pas besoin des autres.

Or, à première vue, le libertin assassin de Sade a besoin de sa victime. Pas de victime, pas de bourreau: il

existe entre maître et esclave des rapports de solidarité réciproque. L'assassin se lie à celui qu'il assassine. Mais s'il en assassine 10 000, 100 000? «Le libertin qui, en immolant sa victime, n'éprouve que le besoin d'en sacrifier mille autres, semble étrangement libre de toute entente avec elle», avance Blanchot. C'est ainsi que, souverainement libre, le héros (et l'héroïne) sadien tue de la manière la plus atroce celui ou celle qui vient de le faire jouir.

L'homme libre est seul. L'homme libre est froid. Convaincu de son unicité, l'homme absolument libre est, dans le monde normal de *l'homme normal*, un monstre qui ne voit dans les autres que néant. Le génie de Sade, c'est d'avoir imaginé les conséquences de cette absolue liberté, et de nous avoir jeté à la face que nous sommes des hommes normaux aspirant (faute de courage, aspirant seulement) à la liberté.

L'organisation du plaisir

L'homme libre est froid. Sade romancier exhorte toujours ses personnages à raisonner leurs passions et leurs désirs. En même temps, dans *Les cent vingt journées*, dans *La philosophie dans le boudoir*, dans *Justine*, dans *Juliette*, nous voyons à l'œuvre un extraordinaire génie de la mise en scène. «Mettons de l'ordre dans nos plaisirs», finit toujours par dire un libertin. C'est-à-dire *organisons*. Sorti par Sade de l'espace de l'intime, le sexe investit l'espace du théâtre et de la représentation. Rien d'étonnant à cela: on connaît la place privilégiée qu'a toujours occupée le théâtre dans la vie du marquis. À La Coste, à Charenton, Sade joue, donne des spectacles. Il se donne en spectacle aussi. Dans ses *débordements*, le libertin doit être entouré de plusieurs objets, manié d'une telle façon, et il lui faut aussi parler, disserter sur ce qui le fait jouir. Sade montre, démontre et enseigne: *La philosophie dans le boudoir* ou *Les instituteurs immoraux*, *Les cent vingt journées de Sodome* ou *L'école du libertinage*. Dans le premier cas il s'agit d'inculquer à une jeune fille, sur ordre de son père, les principes du libertinage. Dans le second cas, qui réunit des érotomanes de haut niveau, les aspects pédagogiques, à l'exception d'un cours pratique de masturbation à l'usage de jeunes sujets inexpérimentés, sont plutôt limités. À première vue. Car ici, celui auquel on enseigne est le lecteur: «Sans doute, beaucoup de tous les écarts que tu vas voir peints

te déplairont, on le sait, mais il s'en trouvera quelques-uns qui t'échaufferont au point de te coûter du foutre, et voilà tout ce qu'il nous faut. Si nous n'avions pas tout dit, tout analysé, comment voudrais-tu que nous eussions pu deviner ce qui te convient? C'est à toi à le prendre et à laisser le reste; un autre en fera autant; et petit à petit tout aura trouvé sa place.»

Ordonnancement du plaisir, ordonnancement des écarts. *Les cent vingt journées*, encore une fois, s'impose comme un modèle: 600 passions sont présentées, en ordre croissant de cruauté, la dernière étant désignée sous le nom de *l'enfer*.

L'enfer sur papier bible. Qu'il nous soit permis de sourire de ce slogan publicitaire. Écrivant aujourd'hui, Sade, emprisonné selon Pauvert pour des raisons qui tiennent à la littérature, ne connaîtrait pas, je le crains, un sort plus heureux. Qu'a offert Sade au monde? Une expérience de l'extrême et de l'absolu, une exploration de la liberté pure et de l'insoutenable. Et il est bien vain, pour ne pas dire incongru, de tenter, comme l'ont fait les surréalistes, comme l'ont fait avec un inégal bonheur Simone de Beauvoir, Pierre Klossowski, Gilbert Lely, Roland Barthes, Jean-Jacques Pauvert, de réhabiliter un tel insoutenable. ■

par Francine Bordeleau

1. Pauvert fut le premier éditeur à avoir sorti Sade de la clandestinité. Il a publié aux éditions Robert Laffont une biographie du marquis en trois tomes, *Sade vivant*.

2. Maurice Blanchot. *Lautréamont et Sade*, Paris, Minuit, 1949.

Sont en cours de publication:

Oeuvres complètes, mises en place par Annie Le Brun et Jean-Jacques Pauvert (12 volumes depuis 1986), chez Pauvert.

Oeuvres, édition de Michel Delon, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. Le premier volume: (*Dialogue entre un prêtre et un moribond*, *Les cent vingt journées de Sodome*, *Aline et Valcour*), a paru en 1990; deux autres sont en chantier.

Des lettres, journaux et divers documents ont également été révélés.

Sur Sade:

Sans faire une nomenclature exhaustive, mentionnons: Pierre Klossowski, *Sade, mon prochain*, Seuil, 1947; Gilbert Lely, *Vie du marquis de Sade*, Mercure de France (dernière édition: 1989); Jean-Jacques Pauvert, *Sade vivant*, Robert Laffont (3 volumes parus entre 1986 et 1990); Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade?*, Gallimard, 1955; Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Gallimard, 1954; Maurice Blanchot, *Lautréamont et Sade*, Minuit, 1949; Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Seuil, 1971; Angela Carter, *La femme sadienne*, Henri Veyrier, 1979; Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, Sade, Pauvert, 1986; Maurice Lever, *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*, Fayard, 1991.



Image extraite du programme de Liberatorre